
AMY HARMON

UN
TOURBILLON
DE SABLE
ET DE CENDRE

ROMAN



C
CHARLESTON

AMY HARMON

UN TOURBILLON DE SABLE ET DE CENDRE

Florence, début des années 1940.

Dans la belle villa aux dalles roses des Rosselli, Angelo Bianco, bien qu'orphelin, a grandi comme un membre à part entière de la famille. Eva, la fille de la maison de deux ans sa cadette, lui jouait du violon, dansait pour lui et pataugeait dans la fontaine pour l'amuser. Inséparables, ils se disputaient pour des brouilles et s'avouaient leurs secrets les plus profonds. Et pourtant, ils ne se sont plus revus depuis qu'il est devenu prêtre : elle ne lui a jamais pardonné de l'avoir abandonnée pour entrer dans les ordres.

Mais quand les nazis arrivent en Italie, les querelles du passé n'ont plus d'importance. En tant que juive, Eva risque la déportation et Angelo est le seul à pouvoir la sauver. Engagé dans les réseaux de résistance catholiques, il cache et exfiltre les réfugiés des pays occupés. Il est prêt à tout sacrifier pour elle, mais face aux heures sombres qui s'annoncent, cela sera-t-il suffisant ?

Amy Harmon nous offre une épopée familiale éblouissante dans une Italie confrontée à l'une des périodes les plus tragiques de son histoire.

APRÈS CE QUE MURMURE LE VENT,
PLUS D'UN MILLION D'EXEMPLAIRES VENDUS.

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

ISBN : 978-2-36812-806-0



9 782368 128060

22,50 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : Raphaëlle Faguer
Photographies : © Trevillion Images




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Un roman formidable qui aborde avec justesse et sensibilité la Seconde Guerre mondiale en Italie, sous un angle aussi surprenant qu'intéressant, mettant en lumière le rôle de l'Église. J'ai adoré ! »

Pascale, de @entredeuxpages

« Amy Harmon a su trouver un juste équilibre entre l'histoire, la romance et plusieurs rebondissements pour rendre le roman captivant. Elle varie les rythmes et relance sans cesse l'intrigue pour la rendre totalement haletante. »

Manon, de @manonlitaussi

« Coup de cœur ! Un livre très addictif difficile à poser tant qu'il n'est pas fini. On tremble pour les personnages. »

Magdalena, de @triple_1_de_mag

« Quelle lecture ! J'ai dévoré ce roman passionnant et prenant. Au-delà du fond historique, l'autrice nous propose une romance qui nous apporte de l'espoir, de la douceur et de la tendresse. C'était beau, fort, engagé et puissant. »

Mélany, de @readingbook

« J'ai trouvé ce récit authentique et profondément inspirant.

L'autrice a une écriture qui touche et marque les cœurs. »

Joanna, de @joanna_in_books_wonderland

« C'est la première fois que je lis Amy Harmon et j'ai été tout simplement conquise. Ce livre est un énorme coup de cœur, c'est un roman riche en émotions et l'histoire est tout simplement sublime. »

Ilinca, de @lectio.academias

« Je retrouve ici ce qui m'a fait aimer Amy Harmon, avec quelque chose en plus. J'ai trouvé l'écriture tout aussi fluide et puissante que dans son précédent roman et les personnages tous très bien construits. »

Louise, de @livresse_delire_delivre

« J'ai vraiment adoré lire ce roman. Je le recommande à toutes les personnes qui aiment les histoires où on parle de guerre et d'espoir, mais surtout, qui retracent un passé qui ne peut être oublié. »

Caroline, de @cacobouquine

« J'ai découvert une véritable conteuse, extrêmement bien documentée dans ce roman. J'ai lu le beau dissimulé au milieu de la monstruosité. Si vous aimez les romans historiques, foncez les yeux fermés. »

Angélique, de @mme_chacha_lit

« Un texte empreint de courage, de résistance. On ressent tout le long de l'histoire une touche d'espoir et beaucoup de bonté malgré les horreurs. Un magnifique livre qui prend aux tripes. »

Laura, de @laurasreadings

« Un roman fort avec des personnages puissants dont je me souviendrai longtemps. Une très belle découverte qui me pousse à lire d'autres romans d'Amy Harmon ! »

Émilie, de @leslivresdemilie

« Une véritable œuvre coup de poing, viscérale et inoubliable. »

Candice, de @madame.bovarysme

« Une épopée passionnante à glisser dans toutes les bibliothèques. »

Stéphanie, de @steffdepikiti

« L'autrice nous enseigne que l'amour et la foi l'emportent sur tout. Elle met en avant le fait que l'espoir et la résilience peuvent nous aider à tout surmonter, même les situations les plus difficiles. »

Julie, de @julie_jelis

« Un livre bouleversant. Au travers cette intrigue prenante et déchirante, Amy Harmon nous entraîne au cœur d'une période sombre et violente où l'amour semble être la seule source de lumière et d'espoir. »

Léa, de @leatouchbook

« Une plume magnifique qui nous emporte aux côtés de protagonistes captivants, attachants et très bien développés. »

Clara, de @lecturedepetiteplume

« L'amour entre les deux personnages est le fil rouge d'une histoire marquée par les violences et les horreurs d'un pays en guerre. Un amour parfois impossible, difficile et contrarié, mais finalement évident et inéluctable. »

Clélia, de @cherlecteurvirgule

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

De la même autrice

Ce que murmure le vent, Charleston, 2021

Titre original : *From Sand and Ash*

Copyright © Amy Harmon, 2016

*This edition is made possible under a license arrangement
originating with Amazon Publishing, www.apub.com.*

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-806-0

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Amy Harmon

UN TOURBILLON
DE SABLE ET DE
CENDRE

Roman

Traduit de l'anglais par Laurent Bury



*Pour le véritable rabbin Nathan Cassuto –
je n'ai pas de mots, rien que du respect.*

PROLOGUE

24 mars 1944

ANGELO DEVAIT AVOIR DORMI un certain temps dans l'herbe humide, sur le bord de la route ; la soirée était fraîche, sa soutane était mince, et il se réveilla avec un frisson. Même ce petit mouvement lui arracha un gémissement, mais au moins la douleur aiguë à son flanc droit lui fit reprendre conscience. La nuit était tombée, et il avait la bouche si sèche qu'il lécha la rosée sur l'herbe qui se trouvait à côté de son visage. Il fallait bouger pour se réchauffer, il fallait bouger pour trouver de l'eau. Il fallait bouger pour trouver Eva.

Non sans effort, il se leva, fit un pas, puis un autre, en se disant que marcher lui ferait moins mal que de rester couché. Il avait l'impression de respirer du feu, et il était à peu près sûr d'avoir quelques côtes cassées. L'obscurité et sa jambe blessée rendaient chaque pas incertain, mais il identifia la posture la moins douloureuse et, tout en boitant, il adopta un rythme pour remonter la via Ardeatina en direction de Rome. Du

moins espérait-il qu'il se dirigeait vers Rome. Dieu lui vienne en aide s'il marchait en sens inverse ! De son œil indemne, il y voyait à peine ; son œil gauche était si enflé qu'il était fermé, et il avait le nez cassé. La perte n'était pas grande, il n'avait jamais aimé son nez. Il lui manquait trois ongles à la main droite, et son auriculaire gauche était brisé. À un moment, il trébucha et tomba, s'affaissant sur son petit doigt bizarrement tordu. Il eut un haut-le-cœur et vit trente-six chandelles, luttant pour rester conscient. Il se mit à genoux, précautionneusement, afin de gémir une prière à la Vierge, la suppliant de l'aider encore un peu. Elle l'exauça, et il continua à avancer.

Il n'était pas si loin de l'église Santa Cecilia in Trastevere, peut-être cinq kilomètres. Mais il marchait si lentement que cela lui prendrait un temps infini, sans compter qu'il n'avait aucune idée de l'heure qu'il était. La nuit serait la bienvenue, au moins pour le cacher. Officiellement, il avait perdu la vie ; il serait plus en sécurité tant qu'on le croirait mort. Il ne pouvait qu'imaginer à quoi il ressemblait, les cheveux emmêlés par le sang et la terre, la soutane crasseuse, puant la sueur et la mort. Il la portait depuis trois jours. Il avait l'air d'un messager de l'enfer et non d'un membre de l'armée de Dieu.

Il savait qu'il y avait une autre église sur cette route – à Rome, on rencontrait toujours cinq ou dix églises sur son chemin. Il rechercha dans sa mémoire le nom du prêtre, mais ne put le retrouver. Il y avait aussi un monastère tout près, et une école. Il avait placé quelques réfugiés dans l'un et l'autre. Des enfants. Des Juifs. Mais la route était déserte. Il n'avait croisé personne depuis que s'étaient éloignés les camions transportant des soldats allemands, des armes usagées et des caisses de cognac vides ; il n'y avait plus que l'ancienne carrière

et les catacombes. La mort était revenue visiter les catacombes. Les Fosses ardéatines n'appartenaient plus aux vieux fantômes.

Il lui fallut une douloureuse éternité pour atteindre l'église, mais il accéléra en voyant la fontaine. Il s'y écroula presque, la tête la première, étouffant lorsqu'il inhala une gorgée d'eau au lieu de l'avalier. Elle était saumâtre et le rendrait probablement malade, mais il n'avait jamais rien bu de meilleur. Il étancha sa soif, puis se redressa, en tâchant de ne pas crier quand le bout de ses doigts ensanglantés effleura la surface glacée. Il se lava de son mieux, ôtant le sang et la terre de ses cheveux et de sa peau. S'il n'arrivait pas à destination avant le lever du soleil, il voulait se rendre aussi présentable que possible, et l'eau le ressuscita.

Il sursauta lorsqu'une ombre surgit au-dessus de lui, puis il comprit que ce n'était qu'un homme de pierre. Une statue. La sculpture baissait les yeux avec une compassion pétrifiée, les mains tendues mais incapables d'aider. Angelo ignorait le nom du saint et le rôle de la statue – le nom de l'église lui échappait aussi – mais quelque chose dans l'expression solennelle, dans l'accablement de la position, lui fit penser au saint Georges sculpté par Donatello et au jour où il avait compris sa vocation.

Il avait treize ans quand saint Georges lui avait parlé. Pas de manière audible. Angelo n'était ni un idiot ni un voyant. Mais saint Georges lui avait parlé tout de même. Ce jour-là, il se servait de sa béquille, car sa jambe lui faisait trop mal pour qu'il porte sa prothèse. La sortie scolaire l'avait fatigué – de toute façon il n'avait pas envie de suivre les autres garçons. Le père Sebastiano les avait amenés au Palazzo del Bargello, et à peine Angelo était-il entré qu'il avait vu la statue.

Comme elle se trouvait dans une niche en hauteur, il n'avait pas pu la toucher. Mais il avait été comme aspiré par elle. Il s'était approché au maximum et s'était planté devant, la tête en arrière, pour contempler la statue tandis que saint Georges avait le regard perdu dans le lointain, son innocence démentie par son armure, son air intrépide contredisant l'inquiétude de ses sourcils froncés. Il avait de grands yeux clairs, le dos droit, il affrontait courageusement la menace imminente, même s'il ne semblait guère avoir l'âge de manier une épée. Fasciné, Angelo était resté longtemps bouche bée face à ce visage, oubliant le dôme célèbre, les fresques et les vitraux. Pour lui, le célèbre musée et toutes ses merveilles se réduisaient à cette unique sculpture.

À présent, plus d'une douzaine d'années plus tard, il contemplait une statue qui n'était pas l'œuvre fameuse de Donatello, mais il l'implora tout de même.

— Aidez-moi, *San Giorgio*, dit-il à haute voix, dans l'espoir que le ciel l'écoutait. Aidez-moi à faire face à ce qui m'attend.

Angelo se retourna et s'éloigna de la fontaine d'un pas vacillant, pour reprendre cette route aussi antique que Rome elle-même. Il sentait dans son dos les yeux de la sculpture inconnue. Ses pensées revinrent à son défenseur, à cette après-midi où tout était devenu clair, où l'immortalité lui était apparue comme une récompense et non comme une horrible torture. Il souffrait désormais trop pour que l'immortalité le tente. La mort semblait bien plus attirante.

En cette après-midi lointaine, un homme l'avait rejoint dans sa contemplation de saint Georges, mais il en avait seulement pris conscience quand celui-ci s'était mis à lui raconter l'histoire de la statue.

— Georges était un soldat romain, une sorte de capitaine. Il ne voulait pas renoncer à sa foi en Jésus. On lui promit l'or et la puissance s'il acceptait d'adorer les dieux de l'Empire. L'empereur n'avait pas envie de le tuer. Il appréciait trop le jeune Georges. Mais Georges refusa.

Angelo avait détaché son regard de la sculpture de Donatello. L'homme debout près de lui était un prêtre, comme le père Sebastiano, plus âgé que le père d'Angelo, mais plus jeune que son grand-père, Santino. Le prêtre avait les yeux brillants, les cheveux bien coupés. Son visage était aimable et curieux, néanmoins il gardait les mains serrées derrière le dos, sa posture même témoignant solennellement de son abnégation.

— Il en est mort ? avait demandé Angelo.

— Oui, avait répondu le prêtre d'une voix grave.

Angelo s'en était douté, pourtant cette vérité l'avait blessée. Il aurait voulu que le jeune héros soit victorieux.

— Il est mort, mais il a vaincu le dragon, avait ajouté doucement le prêtre.

Cela n'avait aucun sens pour Angelo, qui avait froncé le nez, perplexe, tandis que son regard se dirigeait à nouveau vers la sculpture et l'immense bouclier que tenait Georges. Il pensait que c'était une histoire vraie, or les dragons n'existaient pas.

— Le dragon ? Il s'est battu contre un dragon ?

— Le mal. La tentation. La peur. Le dragon est un symbole de la bataille qu'il a dû mener contre lui-même pour rester fidèle à son Dieu.

Angelo hochait la tête, car il comprenait parfaitement. Le silence retomba ; ils admiraient l'image du soldat rendue vivante par la main d'un grand sculpteur.

— Comment t'appelles-tu, jeune homme ?

— Angelo. Angelo Bianco.

— Angelo, saint Georges a vécu il y a plus de mille cinq cents ans. Pourtant nous parlons encore de lui. Je pense que cela le rend immortel... non ?

Cette pensée avait profondément ému Angelo et il avait tenté de refouler ses larmes.

— Oui, mon père, avait-il murmuré.

— Il a tout risqué, et maintenant il est immortel.

« Il a tout risqué, et maintenant il est immortel. »

Angelo gémit, ce souvenir lui nouait l'estomac. Quelle ironie du sort. Quelle ironie terrible, incroyable. Lui aussi avait tout risqué, et il avait peut-être perdu la seule chose contre laquelle il aurait échangé son immortalité.

Quand l'aube apparut à l'est, une lumière pâle tombant sur la Ville éternelle par-dessus les flèches et les campaniles, Angelo atteignit enfin les portes de Santa Cecilia. Les cloches se mirent à sonner les laudes, comme pour fêter son retour, mais Angelo put seulement s'accrocher à la grille de fer, en priant pour que, par un miracle, Eva l'attende à l'intérieur.

Mère Francesca le découvrit quelques minutes plus tard, adossé à la porte comme s'il y avait été déposé par les suppôts de Satan. Elle dut le croire mort, car elle poussa un hurlement d'effroi, se signant alors qu'elle courait chercher du secours. Angelo était trop fatigué pour la rassurer.

À travers ses paupières enflées, il vit apparaître au-dessus de lui Mario Sonnino, qui vérifia son pouls et cria des instructions à plusieurs autres qui le portèrent dans l'église.

— C'est dangereux, s'efforça d'articuler Angelo.

Mario était en danger à l'extérieur des portes. Mario était en danger *à l'intérieur* des portes.

— Quelqu'un pourrait te voir, voulut l'avertir Angelo, mais ses lèvres ne pouvaient former correctement les mots.

— Emmenez-le en haut, dans la chambre d'Eva ! ordonna Mario.

— Où est Eva ? demanda Angelo, s'obligeant à poser la question, poussé par le besoin de savoir.

Personne ne lui répondit. Ils montèrent rapidement l'escalier au milieu des protestations d'Angelo, dont le corps ne supportait pas d'être ainsi transporté. Il fut déposé avec précaution sur le lit, et le parfum d'Eva s'éleva tout autour de lui.

— Eva ? demanda-t-il à nouveau, plus fort cette fois.

À travers l'œil qui n'était pas complètement enflé, il tentait de voir, mais les formes étaient floues et tout le monde observait un silence sinistre.

— Ça fait trois jours que nous ne l'avons plus revue, Angelo, finit par répondre Mario. Les Allemands l'ont emmenée.

24 mars 1944, via Tasso

Confession : Je m'appelle Batsheva Rosselli et non Eva Bianco, et je suis juive. Angelo Bianco n'est pas mon frère, mais un prêtre qui voulait seulement me protéger contre cet endroit où je me trouve maintenant.

La première fois que j'ai rencontré Angelo, c'était un enfant. Comme moi. Un enfant dont les yeux avaient connu trop de déceptions pour un être aussi jeune. Il était resté longtemps sans parler après son arrivée en Italie. Il se contentait de regarder. Je croyais qu'il se taisait parce qu'il était américain. Parce qu'il ne comprenait pas. Cela me fait un peu rire à présent, mais je mimais les choses, je parlais fort, comme s'il avait un problème aux oreilles. Je dansais autour de lui, en jouant du violon et en chantant de petites chansons, juste pour voir s'il sourirait. Quand il souriait, je le serrais dans mes bras et je lui donnais un baiser sur la joue. Il n'avait aucun problème aux oreilles ou au cerveau. Il me comprenait parfaitement. Mais il préférait écouter. Observer. Apprendre.

Camillo, mon très patient père, me disait de le laisser tranquille, mais je ne pouvais pas. Je ne pouvais simplement pas. Je me rends compte que cela n'a jamais changé. J'ai dansé autour

de lui pendant des années, pour essayer d'attirer son attention, parce que je voulais seulement le voir sourire. Je voulais seulement être près de lui, seulement l'aimer et être aimée de lui. Je me révoltais déjà, je luttais contre la peur, même si je n'en avais pas conscience. La révolte a toujours été ma grande alliée, même si parfois je la détestais. Elle me ressemblait et elle souffrait comme moi, mais elle ne me lâchait pas. Et quand la peur m'a enlevé mes raisons de me battre, la révolte me les a rendues.

Mon père m'a dit un jour que nous étions sur Terre pour apprendre. Dieu veut que nous recevions tout ce que la vie est censée nous apprendre. Ensuite, nous prenons ce que nous avons appris, et cela devient notre offrande pour Dieu et pour l'humanité. Mais pour apprendre, il faut vivre. Et parfois, pour vivre, il faut se battre.

Voici mon offrande. Voici les leçons que j'ai apprises, les minuscules actes de révolte qui me maintiennent en vie, et l'amour qui a nourri mon espoir, quand je n'avais rien d'autre que l'espoir même.

Eva Rosselli

1929

Florence

— **S**ANTINO A UN PETIT-FILS. Tu le savais ?
demanda le père d'Eva.

— Nonno a un petit-fils ? s'étonna Eva.

— Oui, Nonno. Mais ce n'est pas vraiment ton *nonno*.
Tu sais ça aussi, non ?

— C'est mon *nonno* parce qu'il m'aime, raisonna Eva.

— Oui, mais ce n'est pas mon père, et ce n'était pas
non plus le père de ta maman. Donc il n'est pas ton
grand-père, expliqua patiemment son père.

— Oui, Babbo. Je sais. (Eva était fâchée, et ne savait
pas trop pourquoi il insistait ainsi.) Donc Fabia n'est pas
vraiment ma grand-mère.

Dit tout haut, cela avait l'air d'un mensonge.

— Exactement. Santino et Fabia avaient un fils, vois-tu.
Il a quitté Florence, il est parti pour l'Amérique quand
il était jeune, parce qu'il y avait plus de possibilités pour
lui là-bas. Il s'est marié avec une Américaine, et ils ont
eu un petit garçon.

— Quel âge a leur enfant ?

— Onze ou douze ans. Il a quelques années de plus que toi.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Il s'appelle Angelo, comme son père, je crois. Mais, s'il te plaît, Batsheva, écoute un moment. Arrête de m'interrompre.

Le *babbo* d'Eva l'appelait par son prénom entier quand il s'impatientait. Elle se mit donc à l'écouter et tint sa langue.

— La mère d'Angelo est morte, dit-il tristement.

— C'est pour ça que Nonna a pleuré hier en lisant son télégramme ?

Eva avait déjà oublié qu'elle était censée ne plus l'interrompre.

— Oui. Santino et Fabia veulent que leur fils amène l'enfant en Italie. Il a eu quelques problèmes médicaux, un problème à la jambe, apparemment. Ils veulent qu'il vive ici. Avec nous. Au moins un moment. Le frère aîné de Santino est prêtre, et ils pensent que le garçon pourrait aller au séminaire ici, à Florence. Il est un peu grand pour débiter, mais comme il allait à l'école catholique en Amérique, il ne devrait pas être trop en retard. Il aura peut-être même de l'avance.

Son père semblait réfléchir à haute voix, plutôt que de communiquer des informations dont Eva avait besoin. « Et je l'aiderai quand je pourrai », songea-t-il.

— Nous serons amis, je pense, dit Eva. Puisqu'il a perdu sa mère, comme moi.

— C'est vrai. Et il aura besoin d'amis, Eva.

Eva n'avait aucun souvenir de sa mère. Elle avait succombé à la tuberculose quand Eva était petite. Eva se rappelait vaguement l'avoir vue allongée dans son lit, immobile, les yeux fermés. La petite fille ne devait pas

avoir alors plus de quatre ans, mais elle se souvenait encore de ce lit très haut, de la joie qu'elle ressentait quand elle réussissait à l'escalader tout en tenant son violon minuscule. Elle avait voulu lui jouer une chanson.

Elle s'était glissée contre sa mère et avait touché sa joue fiévreuse, d'une rougeur intense qui lui donnait l'air d'une poupée maquillée. Sa mère avait lentement entrouvert la bouche, son œil vitreux et inexpressif renforçant encore la ressemblance. Eva avait eu peur de ce corps presque sans vie, dont les yeux bleus ternes la dévisageaient. Puis la mère d'Eva avait prononcé le nom de sa fille, qui s'était craquelé et fragmenté entre ses lèvres comme un vieux papier.

— Batsheva, avait-elle chuchoté, avant une quinte de toux qui avait parcouru ses os et secoué son corps.

Sa manière d'articuler le mot, ce murmure râpeux, sa façon de soupirer les syllabes comme si c'était le dernier mot qu'elle prononcerait de sa vie, tout cela avait longtemps rendu son propre prénom odieux à Eva. Peu après la mort de sa mère, quand son père l'appelait Batsheva, elle pleurait et se bouchait les oreilles.

C'est à partir de là que son *babbo* s'était mis à l'appeler Eva.

Voilà tout ce qu'Eva se rappelait de la vie de sa mère, de leur très courte vie ensemble, et elle avait essayé de l'oublier. Ce n'était pas un souvenir qu'elle chérissait. Elle préférait prendre la photo de sa mère, penser à cette belle femme aux cheveux bruns et au teint de porcelaine qui tenait Eva sur ses genoux, assise à côté d'un Camillo beaucoup plus jeune, sans une seule mèche grise dans ses cheveux noirs, le visage sérieux sous ses yeux marron souriants.

Eva avait tenté de se souvenir du bébé qu'elle avait été, de la minuscule petite fille assise sur les genoux de

sa mère et qui lui portait un regard intense. Mais elle avait beau faire, elle ne pouvait se rappeler cette femme. Eva ne ressemblait même pas à sa mère. Elle était tout le portrait de Camillo, avec sa peau plus claire et ses lèvres plus roses.

Il était difficile d'aimer ou de regretter une personne qu'on n'avait même pas connue.

Eva se demandait si Angelo, le petit-fils de Santino, aimait sa mère. Elle espérait qu'il ne l'aimait pas trop. Avoir aimé une personne et la perdre, cela devait être bien pire que ne jamais l'avoir connue.

— Pourquoi es-tu triste ? demanda Eva, remontant les genoux sous sa longue chemise de nuit.

Elle avait trouvé Angelo contemplant l'orage dans la bibliothèque de son père, les portes ouvertes sur le balcon, la pluie drue tombant sur les dalles roses. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il réponde. Il ne lui avait encore jamais répondu. Il habitait leur villa avec son *nonno* et sa *nonna* depuis trois mois, et Eva avait fait tout son possible pour qu'ils deviennent amis. Elle avait joué du violon pour lui. Elle avait dansé pour lui. Elle avait pataugé dans la fontaine, vêtue de son uniforme d'écolière, et elle s'était fait gronder, juste pour l'amuser. Il riait parfois. Et cela l'encourageait, elle, à persévérer. Mais il ne lui avait jamais adressé la parole.

— Ma mère me manque.

Le cœur d'Eva fut ébranlé par la surprise. Il lui parlait. En italien. Eva savait qu'Angelo comprenait lorsqu'on lui parlait, mais elle s'était attendue à ce qu'il parle anglais, comme un Américain.

— Je ne me souviens pas de ma mère. Elle est morte quand j'avais quatre ans, dit-elle, dans l'espoir qu'il continuerait.

— Tu ne te rappelles rien ?

— Mon père m'a raconté certaines choses. Ma mère était autrichienne, pas italienne comme mon *babbo*. Elle s'appelait Adele Adler. C'est un joli nom, n'est-ce pas ? Je l'écris parfois, avec ma plus belle plume. Son nom sonne comme celui d'une star américaine. Elle ressemblait même un peu à une actrice de cinéma. Mon père dit qu'il a eu le coup de foudre.

Elle parlait trop, mais comme Angelo l'observait avec intérêt, elle ne s'arrêta pas.

— La première fois que mon *babbo* a vu ma maman, il était à Vienne pour ses affaires, en train de vendre des bouteilles de vin. Babbo dirige une verrerie, tu sais. Il vend ses bouteilles à tous les vignobles. L'Autriche a du très bon vin. Babbo m'a laissée en goûter.

Elle estimait qu'Angelo devait savoir combien elle était raffinée.

— Elle jouait du violon aussi ? demanda Angelo, hésitant.

— Non. Maman ne faisait pas de musique. Mais elle voulait que je devienne une grande violoniste comme mon grand-père Adler. Il est très célèbre. Enfin, c'est ce que dit l'oncle Felix. (Elle haussa les épaules.) Parle-moi de ta mère.

Il resta muet plusieurs secondes, et Eva crut qu'il allait replonger dans le silence.

— Elle avait des cheveux foncés comme les tiens, murmura-t-il.

Il tendit lentement la main et lui toucha les cheveux. Eva retint sa respiration tandis qu'il manipulait une longue boucle avant de baisser le bras.